

Il s'appelle Elisha ben Abouyah. Il naît l'année de la destruction du deuxième Temple de Jérusalem, grandit parmi des maîtres renommés, prend leur succession et enseigne aux plus grands dont rabbi Meïr.

Un jour, Elisha ben Abouyah voit un homme monter dans un arbre où un oiseau avait construit son nid. L'homme s'empare de la mère et des petits, contrairement à la *mitzvah* qui énonce : *si tu rencontres un nid d'oiseaux, tu ne prendras pas la mère avec sa couvée, tu es tenu de laisser la mère s'envoler* (Deutéronome 22.6-7). L'homme détruit le nid, descend de l'arbre avec les oisillons et leur mère dans ses mains, et s'éloigne tranquillement.

Plus tard, il voit un enfant monter dans un arbre, s'emparer d'oisillons qui piaillaient dans leur nid après en avoir chassé la mère, en application de la *mitzvah*. A sa descente, l'enfant est mordu par un serpent et meurt en quelques instants.

Révolté, Elisha ben Abouyah s'exclame : *si telle est la récompense pour qui est fidèle à Dieu et à Sa parole, alors je Le renie*. Dès lors il professe un athéisme militant et vit en marge de la société. Ses condisciples et ses disciples ne lui adressent plus la parole. Quand ils parlent de lui, ils l'appellent *Ahèr / l'autre*, celui qui a perdu son identité et dont plus personne ne prononce le nom.

Rabbi Meïr ne l'oublie pas et, lorsqu'il apprend que *Ahèr* est mourant, il se précipite auprès de son maître. *Repentez-vous* lui dit-il. Elisha ben Abouyah lui répond : *de quoi ?* puis ajoute : *j'ai été si loin, comment pourrai-je ?* Rabbi Meïr lui cite un Psaume (90.3) : *Tu fais revenir les humains vers la poussière c'est-à-dire vers la mort et Tu leur dis : chouvou vené Adam / revenez vers Moi enfants d'Adam*. Entendant ce verset, Elishah ben Abouyah pousse un profond soupir et s'éteint. Rabbi Meïr est certain que son maître a été pardonné. Mais, lorsque le corps d'Elishah ben Abouyah est porté en terre, une colonne de feu s'élève. Rabbi Meïr jette son manteau sur elle et l'éteint. Une colonne de fumée alors monte du tombeau. Rabbi Meïr promet que lorsqu'il se trouvera devant le Juge de tous les juges, il plaidera en faveur de celui qui fut son maître.

Et on raconte qu'à la mort de rabbi Meïr, la tombe d'Elisha ben Abouyah cessa d'être couverte par une sombre nuée. (d'après *Hagiga* 15a).

Peut-être venait-il d'être pardonné. Peut-être, là où il était, venait-il de comprendre que celui qui fait le mal n'est pas obligatoirement puni et que celui qui agit pour le bien n'est pas forcément récompensé.

Et nous le savons tous, car nous voyons des êtres justes et droits souffrir et des méchants, pour reprendre la terminologie classique, vivre heureux.

Mais devant cette injustice, Elishah ben Abouyah s'était révolté et avait apostasié. Apostat, il fut rejeté par la société, sauf par rabbi Méïr. La société juive avait répondu à son apostasie radicale en l'excluant et en ne lui adressant plus la parole, jusqu'à oblitérer son nom.

Le texte du Talmud se termine par l'image du pardon final accordé à Elisha ben Abouyah. Ce n'est pas un happy end. C'est l'affirmation que la sanction divine n'est pas l'explication de ce qui se produit.

Et tel est l'un des thèmes de ce jour du Kippour.

Ce jour du Kippour Dieu observe Sa Création et ce qu'elle est devenue, et cela peut l'affecter. A l'appui de cette thèse, nos maîtres citent un Psaume (89.15) : *Équité et justice sont la base de Ton Trône*. Et ils le commentent ainsi : *Ceux qui agissent avec équité et justice affermissent le Trône divin, ceux qui méprisent l'équité et la justice le fragilisent*. (Rabbénou Bekhayé sur Exode 20.22)

Dieu considère et constate, Il déplore ou Se réjouit. Et, au sens figuré comme le disent nos maîtres, Son assise est fragilisée ou raffermie, mais Il n'intervient pas.

Obtenir Son pardon a-t-il donc un sens ? Peut-être.

Mais là n'est pas l'essentiel.

L'essentiel est d'introduire l'idée de pardon, de parler de la Techouvah, c'est-à-dire du retour, du repentir. C'est évoquer l'erreur commise. C'est donc poser la question de notre propre responsabilité puisque Dieu laisse faire. Drapé dans Son absolue transcendance, Il Se garde d'intervenir comme il est dit à la fin de la Création : *laassot / pour laisser faire*. Il laisse donc faire.

Et lorsqu'Il a prononcé la première des 10 paroles sur le Mont Sinaï, Il a dit : *Anokhi Adonai Elohékhā / Je suis - avec l'emploi de Anokhi, le JE de majesté – Je suis l'Eternel ton Dieu*. Disant cela, Il nous a signifié être séparé de nous. Séparé pour nous laisser tout l'espace nécessaire au déploiement de notre vie.

Cela nous oblige donc à relancer le débat sur l'origine du mal, à considérer la responsabilité humaine, sans attendre un très improbable châtement divin ou une plus qu'éventuelle gratification divine. D'ailleurs notre Tradition dit : *ne soyez pas comme ces serviteurs qui servent leur maître en vue d'une récompense, mais servez votre maître sans attendre de rémunération.* (Antigone de Soho dans Avot 1.3).

Attendre que Dieu punisse ou récompense, c'est vouloir échapper à notre propre jugement. C'est attendre la sentence de Dieu et refuser de prendre en compte toute considération éthique dans les décisions que nous prenons. C'est donc fuir toute responsabilité pratique et morale. Pourtant *c'est de l'homme que dépend l'existence du monde et son devenir* comme le disait Peretz de Barcelone. Ce que nous serons demain et ce que le monde sera demain est donc de notre ressort. Nul besoin d'attendre une sanction divine. L'avenir dévoilera la sentence.

Après avoir dit *servez votre maître sans attendre de rémunération*, la Michnah ajoute : *et que la crainte de Dieu soit sur vous.* Mais le mot *crainte* ne signifie pas *frayeur* ou *angoisse*. Il signifie plutôt : *vigilance*, il signifie : *garder à l'esprit*. C'est pourquoi la *crainte* en hébreu se dit : *yir'ah* et s'écrit avec les mêmes lettres que *reiyah* / *la vue, la vision* ou *reayah* / *la preuve*. *Craindre Dieu*, c'est garder à l'esprit que, même dans Son absolue transcendance, Il est près de nous tout en laissant ouvert l'espace au sein duquel nous déployons notre existence. *Craindre Dieu* c'est, en ayant comme guide Son enseignement, entrer en compagnonnage avec Lui. Car Il est près de nous, Il nous connaît et est toujours prêt à nous écouter et à nous comprendre. Mais Il nous laisse faire, *laassot* et Se garde bien de nous punir ou de nous récompenser, car la responsabilité dans le déroulement de notre histoire est nôtre.

Aujourd'hui il nous est demandé de nous immerger dans le monde de la responsabilité pour nous libérer de la tyrannique causalité absolue. Le monde binaire n'est pas celui que Dieu a voulu, Lui qui a introduit la notion d'aléatoire, de retour et de pardon.

Aujourd'hui, nous nous ressourçons à l'eau vive qui jaillit de la fontaine de ce jour et qui nous invite à considérer que rien n'est inéluctable.

Pourquoi ne pas employer les références données par les prières que nous lisons en ce jour ?

Elles ne sont pas énoncées pour nous accabler, mais pour nous faire prendre conscience des actes à ne pas commettre.

Dire : *Al hèt chéhatanou lefanékha behozèk yad / pour la faute que nous avons commise devant Toi par la violence*, c'est refuser l'usage de la force et affirmer que l'autre doit être abordé avec respect.

Dire : *Tzararnou / nous avons opprimé*, c'est signifier que la liberté est le bien commun de tous.

Dire : *Al hèt chéhatanou lefanékha biflilout / pour la faute que nous avons commise devant Toi par légèreté*, c'est dire que nos actes ne doivent pas être la conséquence de la précipitation ou de l'insouciance.

Dire : *Chihatnou / nous avons été pervers* c'est déclarer que la perversion est la négation de notre identité humaine, qu'elle nous défigure.

Ces longues séries de mots sont autant d'occasion de repenser notre action et de nous engager sur l'autre versant, celui de la justesse des paroles et des actes, celui de la responsabilité assumée.

Le fait que Dieu ne nous punisse pas selon la gravité de nos actes, ou ne nous gratifie pas pour le bien accompli, nous fait prendre conscience que **nous** engendrons le mal comme **nous** engendrons le bien. Dieu nous rend ainsi responsables de notre devenir et de celui du monde.

Toute vie dépend de chacun, et l'inventaire que nous dressons à Kippour est la référence a contrario de ce que nous devons faire.

Pourquoi ne pas prendre exemple sur la nature. A chaque étape de la Création, elle parvient à une meilleure adéquation avec son milieu. Le monde de la création divine tend ainsi vers le mieux. Et nous qui faisons partie de ce monde, nous pouvons aussi laisser se manifester en nous cette aspiration vers le mieux, car en nous réside la force de faire le bien. Evoluant ainsi, nous serons plus en adéquation avec nous-mêmes et avec ce qui nous entoure.

Le mal se manifeste dans l'instant, le bien se dévoile dans le temps. Pourquoi ne pas nous laisser dominer par ce temps qui nous ouvre au monde du bien et pourquoi ne pas nous laisser dominer par le bien qui nous ouvre au monde de

demain. Pour cela il faut échapper au monde de la causalité instantanée et laisser le temps du bien s'ouvrir à nous.

En prenant uniquement en compte la causalité immédiate, Elisha ben Abouyah a précipité sa perte. Rabbi Méïr a cru dans le pouvoir de l'engagement individuel, de l'intercession et du pardon. Il a ainsi sauvé son maître et nous avec lui, en nous délivrant du carcan tyrannique de la causalité absolue.

Affirmer notre responsabilité, c'est entrer dans le monde de la création. C'est ouvrir le temps qui permet le dévoilement du bien.

Oser cela, c'est devenir les disciples de rabbi Méïr et renverser la spirale du mal. C'est ce que Dieu, là où Il est, attend de nous en ce jour, et ce que nous espérons certainement tous en secret.

Puissions-nous, par nos actes d'équité et de justice, affermir le trône divin et puissions-nous être inscrits et scellés pour une année de vie et de responsabilité.